il est purement passif dans l'assentiment qu'il y donne, on ne doit pas plus le blâmer pour ses erreurs, que le gouverneur d'une ville sans murailles, pour l'asile qu'il est bien forcé de donner à un ennemi qui emporte la place de vive force. »

« — Cela est vrai, mon fils, répliquai-je : mais si le gouverneur invite l'ennemi à y entrer, il est bien réellement coupable. Or, c'est toujours le cas de ceux qui se livrent à l'erreur. Leur tort est, non de se rendre aux preuves qu'ils voient, mais d'admettre, en aveugles, les premières preuves venues; en sorte que, si nos erreurs sont involontaires à leur naissance, comme c'est bien volontairement que nous nous sommes laissé corrompre, comme nous les avons acceptées sans examen, nous méritons châtiment pour nos torts, ou mépris pour notre étourderie. »

Ici, ma femme se mit à faire de la causerie, non plus de la discussion. Elle prétendit que de très-braves gens, de nos amis, étaient esprits forts et excellents maris : qu'elle savait telle fille de sens qui avait tout ce qu'il faut pour convertir son époux. « Qui sait, mon ami, ajouta-t-elle, ce dont Olivia est capable ? Cette chère enfant n'est étrangère à rien, et, à ma connaissance, elle est très-forte sur la controverse. »

« Comment ! ma chère, repris-je, quelle controverse peut-elle avoir lue ? Je ne me souviens pas de jamais lui avoir mis entre les mains un seul livre de cette espèce : à coup sûr vous exagérez son mérite. » — « Non certainement, père, répondit Olivia ; j'ai beaucoup lu de controverses; j'ai lu les discussions de

Thwackum et de Square, celles de Robinson et de Vendredi le sauvage, et je suis, en ce moment, occupée à lire les controverses de l'*Amour suivant la religion.* » — « A merveille ! répliquai-je : voilà une bonne fille ! je te trouve parfaitement en état de faire des conversions : aussi, va aider ta mère à faire sa tarte aux groseilles. »

CHAPITRE VIII.

Un amour qui promet peu et qui pourtant peut donner beaucoup.

Le lendemain matin, nouvelle visite de M. Burchell : pour bonnes raisons, ses fréquentes apparitions commençaient à me déplaire : mais le moyen de lui refuser ma compagnie et le coin de mon feu ? Au fait, son travail payait, et bien au delà, sa dépense : car il nous secondait avec vigueur. Pour faner, pour mettre en meule, il était toujours le premier. D'ailleurs, avec lui, toujours quelque propos amusant qui allégeait, pour nous, la fatigue ; c'était une tête à la fois si extravagante et si sensée, que je l'aimais, que j'en riais, que j'en avais pitié. Mon seul grief était l'attachement qu'il montrait pour Sophie : il l'appelait, pour plaisanter, sa petite maîtresse, et quand il achetait quelques rubans pour mes filles, celui de Sophie était toujours le mieux. Je ne savais trop comment, mais chaque jour je croyais voir ses manières devenir plus aimables, son esprit s'épurer, sa bonhomie s'élever à toute la hauteur de la sagesse.

La famille dînait aux champs : nous étions assis, ou plutôt couchés autour d'un modeste rapas, la nappe étendue sur le foin : M. Burchell animait la fête. Pour surcroît de bonheur deux merles se répondaient, de deux haies opposées : le rouge-gorge venait familièrement nous becqueter des miettes dans la main : autour de nous, chaque bruit ne semblait être que l'écho de la tranquillité. « Jamais, dit Sophie, je ne me trouve dans cette disposition, que je ne songe à un délicieux passage de M. Gay, à ces deux amants qui se frappent et expirent dans les bras l'un de l'autre. Il y a, dans cette description, quelque chose de si touchant que je l'ai lue cent fois avec un ravissement toujours nouveau. » — « Selon moi, reprit mon fils, les plus beaux traits de cette description sont au-dessous de ceux de l'Acis et de la Galatée d'Ovide. Le poëte latin entend mieux l'usage du contraste, et c'est de cette figure, habilement employée, que dépend toute la force du pathétique. » — « Il est remarquable, ajouta M. Burchell, que les deux poëtes dont vous parlez ont également contribué à fausser le goût, dans leur patrie respective, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Des écrivains sans génie ont très-facilement imité leurs défauts, et la poésie anglaise, comme la poésie latine des derniers jours de l'empire romain, n'est aujourd'hui qu'une marqueterie de pompeuses images sans but et sans suite. Ces épithètes sont autant de cordes qui enflent le son sans ajouter au sens. Peut-être, Madame, quand je critique ainsi les autres, trouverez-vous juste que je les mette à même de prendr

leur revanche ; et, tout de bon, je n'ai fait cette remarque que pour avoir occasion de soumettre à la compagnie une ballade qui, quels que puissent être ses autres défauts, est du moins, je pense, exempte de ceux que je viens de signaler.

BALLADE.

« A moi, bon ermite du vallon ! guide mes pas solitaires vers ce point éloigné d'où ta lampe réjouit la colline de son rayon hospitalier.

« Sans appui, égaré, je chancelle, je me traîne lentement dans ce désert dont l'immensité semble s'étendre à mesure que je vais. »

« Arrête, mon fils, s'écria l'ermite ; n'affronte pas ces périlleuses ténèbres ! ce perfide gnome fuit devant toi pour t'attirer vers l'abîme.

« Ici ma porte s'ouvre toujours à l'enfant du besoin sans abri : ma part est bien petite, mais je la donne de bon cœur.

« Reste donc pour cette nuit, et accepte sans crainte ce que je t'offre, cette cellule, ma couche de joncs, mon repas frugal, ma bénédiction et le repos.

« Je ne condamne pas à la mort la brebis errant en liberté dans le vallon : l'exemple de ce grand être qui a pitié de moi m'apprend à avoir pitié d'elle !

« Je trouve sans crime, au flanc verdoyant de la montagne, ma nourriture, une poignée d'herbes et de fruits, l'eau de la source.

« Reste, pèlerin, dépose les pensées qui t'accablent : toute pensée qui vient de la terre est mauvaise ; l'homme n'a besoin que de peu, et ce peu — il n'en a pas besoin longtemps. »

Ces accents consolateurs tombent sur l'étranger, doux comme la rosée qui descend du ciel ; il incline, avec humilité, son front modeste, et suit vers la cellule.

Elle se cachait, solitaire, au fond du désert sombre, asile du pauvre des environs et du voyageur égaré.

Nulle richesse, sous son humble chaume, ne réclamait la vigilance du maître. La porte, s'ouvrant avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

A cette heure où la foule affairée se retire pour le repos de la nuit, l'ermite ranime les faibles restes de son feu, et cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale devant lui les dons des champs et des bois, il le presse avec un joyeux sourire ; il cherche, par les merveilles de la légende, à charmer la lente marche des heures.

Près de lui, partageant sa douce joie, son jeune chat fait ses mille tours, le grillon chante dans le foyer, le fagot brûle en pétillant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger : la douleur pèse sur son cœur, et ses larmes commencent à couler.

Ces larmes, l'ermite les épiait ; et, tout ému lui-même de la douleur de son hôte : « Pauvre jeune homme, dit-il, d'où viennent les chagrins de ton cœur?

« Repoussé d'un plus doux séjour, as-tu erré luttant contre un ordre cruel? ou bien est-ce une amitié sans retour qui cause ta peine? est ce un amour dédaigné ?

« Hélas ! les joies que donne la fortune valent si peu, meurent si vite ! Mettre du prix à de pareils riens, c'est valoir encore moins qu'eux.

« L'amitié ! — qu'est-ce autre chose qu'un mot, un charme qui nous berce pour nous endormir, une ombre qui suit la richesse ou la gloire, qui laisse le malheureux à la merci de la douleur ?

« L'amour ! c'est un mot plus vide encore ; ce n'est plus, de nos jours, que le jouet de la beauté. Jamais on ne le vit sur la terre, ou jamais il n'y échauffa que le nid de la tourterelle !

« Allons, jeune insensé ! silence à tes chagrins! adieu à un sexe trompeur ! » — A ces mots une subite rougeur a trahi son hôte gracieux.

O surprise ! de nouveaux attraits se révèlent ; ils brillent tout à coup à ses yeux, ainsi que les teintes de la nue du matin, comme elles éblouissants, mais passagers comme elles.

Ce timide regard, ce sein palpitant le font tressaillir. Le bel étranger est reconnu ! — C'est une vierge dans tout son charme.

« Ah ! s'écrie-t-elle, pardon pour l'étranger importun, pour le misérable délaissé dont le pied coupable profane la retraite où habitent le ciel et vous !

« Mais pitié pour une jeune fille qu'a égarée l'amour, qui cherche le repos, et ne trouve pour compagnon que le désespoir.

« Mon père habitait les bords du Tyne : c'était un lord opulent; tous ses biens devaient m'appartenir, car il n'avait que moi.

« Pour m'enlever de ses bras chéris, d'innombrables amants accoururent; ils me jugeaient sur le bruit de mes charmes, ils ressentaient ou feignaient l'amour.

« Chaque jour cette avide cohue étalait à l'envi ses plus magnifiques présents. Dans la foule, le jeune Edwin abaissa devant moi son regard : mais il ne parla jamais d'amour.

« Son vêtement était simple et modeste ; il n'avait ni trésors ni pouvoir ; la sagesse, la vertu étaient tout ce qu'il avait ; mais tout cela était pour moi !

« Quand à mes côtés, dans le vallon, il chantait des chants d'amour, ses accents donnaient à la brise un doux parfum et remplissaient le bocage d'harmonie.

« La fleur éclose du matin, la limpide rosée du ciel, n'auraient pu égaler la pureté de son âme.

« La rosée, la fleur, brillent de charmes inconstants. Leurs charmes, il les avait, lui ! — Moi, malheureuse ! j'avais leur inconstance.

« Vaine, indiscrète, j'épuisai toutes les ruses de la coquetterie ; son amour touchait mon cœur, et pourtant je triomphais de sa souffrance.

« Las enfin de mes mépris, il m'abandonna à mon orgueil ; il alla, dans une lointaine solitude, chercher une retraite ignorée où il mourut.

« A moi le repentir, à moi la faute ! — ma vie devra l'expier. Cette solitude qu'il a cherchée, je la cherche à mon tour : je ne m'arrêterai qu'à la place où il repose.

« Là, seule, désespérée, cachant ma honte, je veux me prosterner et mourir ! C'est ce qu'Edwin fit pour moi : je le ferai pour lui.

« — Ciel! ne le permets pas ! — » s'écrie l'ermite ; et il la serre contre son sein. La belle, surprise, va s'irriter. — C'est Edwin lui-même qui la presse dans ses bras.

« Regarde, Angélina, toi qui me fus toujours chère, toi le charme de mon âme! Regarde ton Edwin, ton Edwin si longtemps perdu pour toi ! — C'est lui, lui rendu à l'amour et à toi.

« Oh ! laisse-moi te tenir sur mon cœur! laisse-moi oublier mes ennuis ! Jamais, non, jamais nous ne nous quitterons ! — toi ma vie, toi qui es tout pour moi !

« Non, de ce moment, ne nous quittons jamais ! nous vivrons, nous aimerons de cet amour si vrai ! Le soupir, qui doit briser ton cœur fidèle, brisera aussi le cœur de ton Edwin ! »

Pendant la lecture de cette ballade, Sophie semblait mêler une expression de tendresse à son approbation. Tout à coup notre tranquillité fut troublée par l'explosion d'un fusil tiré juste à côté de nous, et, à l'instant même, nous vîmes un homme s'élancer au travers de la haie pour ramasser la pièce qu'il venait d'abattre. Le chasseur était le chapelain du *squire* ; il avait tué un des merles dont le chant nous faisait tant de plaisir. A cette détonation si forte et si voisine, mes filles s'étaient levées toutes tremblantes, et je remarquai que, dans sa frayeur, Sophie s'était jetée aux bras de M. Burchell pour y trouver protection.

Le chapelain s'approcha, et demanda pardon de nous avoir troublés, assurant qu'il ne nous savait pas si près ; puis il s'assit à côté de ma fille cadette, et, en vrai chasseur, lui offrit ce qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait refuser ; mais un coup d'œil de sa mère lui fit réparer son étourderie et accepter le présent, quoique avec de l'hésitation. Ma femme, comme de coutume, laissa percer son orgueil, en remarquant, à voix basse, que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme Olivia celle du *squire*. Je soupçonnais, avec plus de probabilité, que son affection avait un autre objet.

Le chapelain était chargé de nous annoncer que M. Thornhill avait fait venir de la musique et des rafraîchissements, et qu'il avait le projet de donner, le soir

même, aux dames, un bal au clair de la lune, sur la pelouse devant notre porte. « Je ne puis cacher, ajouta-t-il, que j'ai intérêt à apporter le premier ce message : car, pour ma récompense, j'espère que miss Sophie me fera l'honneur de danser avec moi. » — « Oh ! de grand cœur ! » répondit Sophie, « si les convenances me le permettaient. Mais voici, « ajouta-t-elle, en regardant M. Burchell, « un *gentleman* qui a partagé avec moi les fatigues de la journée et qui doit en partager les amusements. »

M. Burchell la remercia de sa bonne intention, mais la céda au chapelain ; il était, à cinq milles de là, invité à un souper de moisson, et il allait y passer la nuit.

Son refus était pour moi un peu extraordinaire, et je ne pouvais concevoir qu'une fille de sens comme Sophie préférât un homme ruiné à un homme qui avait de bien plus belles espérances Mais si les hommes sont fort habiles à discerner le mérite des femmes, les femmes, parfois, ont sur nous un coup d'œil de la plus grande justesse. Destinés, il paraît, à s'épier l'un l'autre, les deux sexes ont reçu une aptitude diverse pour cette mutuelle surveillance.

CHAPITRE IX.

Deux grandes dames. Une riche toilette fait toujours supposer de bonnes manières.

M. Burchell venait de prendre congé, et Sophie de consentir à danser avec le chapelain, quand mes marmots accoururent de la maison, annonçant que le *squire* était arrivé avec nombreuse compagnie. En rentrant, nous le trouvâmes avec deux petits *gentlemen* et deux jeunes dames richement parées, qu'il nous présenta comme des femmes fort distinguées et fort à la mode à Londres. Il n'y avait pas assez de siéges pour tout le monde. « Chaque *gentleman*, dit à l'instant M. Thornhill, va s'asseoir sur les genoux d'une dame. » Je m'y refusai positivement, malgré un regard improbateur de ma femme. Moïse fut dépêché pour emprunter quelques siéges, et, comme nous manquions de danseuses pour monter un quadrille de contredanse, les deux *gentlemen* allèrent, avec lui, recruter deux danseuses. Siéges et danseuses furent bientôt trouvés : les *gentlemen* revinrent avec les deux jolies filles de mon voisin Flamborough, toutes rayonnantes sous un nœud de ruban rouge. Mais autre fâcheux incident ! — Les deux miss Flamborough étaient bien, de l'aveu de tous, les meilleures danseuses de la paroisse : elles savaient à merveille la gigue et la ronde ; mais elles ne connaissaient pas le moins du monde les contredanses. Nous fûmes tout d'abord un peu déconcertés ; mais, après quelques *en avant*, quelques *glissades*, elles finirent par s'en tirer fort gaiement.

Notre musique se composait de deux violons, d'une flûte et d'un tambourin. La lune brillait de tout son éclat : M. Thornhill et ma fille aînée menaient le bal, au grand contentement des spectateurs : car tout le voisinage, au bruit de notre petite fête, était venu se grouper autour de nous.

Ma fille avait dans tous ses mouvements tant de grâce et de vivacité, que l'amour-propre de ma femme ne put encore y tenir. « Chère petite chatte ! me dit-elle : tous ces pas si bien faits, c'est à moi pourtant qu'elle les a volés ! » Vainement nos dames de la ville s'évertuaient à lutter de souplesse : pirouettes, brusques échappées, langoureuses ou sémillantes allures, rien n'y faisait : la galerie sans doute trouvait tout cela fort bien : mais le voisin Flamborough remarquait que le pied de miss Livy retombait toujours après la mesure, comme l'écho après la voix.

On dansa environ une heure ; puis les deux dames, qui craignaient de s'enrhumer, demandèrent qu'on cessât le bal ; et, à ce propos, l'une d'elles formula, il me semble, sa pensée d'une manière bien triviale, quand elle nous dit que, *par Jésus vivant*, elle était *tout en nage* ?

En rentrant, nous trouvâmes un souper froid fort élégant que M. Thornhill avait apporté avec lui. La conversation fut dès lors plus réservée qu'auparavant. Les deux dames éclipsèrent complétement mes filles : car elles ne parlèrent que grand monde et autres choses à la mode, tableaux, goût, Shakespeare, harmonica. Une ou deux fois, à la vérité, elles nous em-

barrassèrent fort en laissant échapper un juron : mais c'était pour moi une preuve de leur haute distinction. Depuis, j'ai su que les jurons sont tout à fait passés de mode. Au reste, leur riche parure jetait un voile sur la trivialité de leur conversation. Mes filles semblaient voir leurs avantages avec un œil d'envie : leurs évidentes inconvenances ! — Chez des femmes de qualité, toutes paraissaient le suprême bon ton.

Mais tous les autres avantages de ces dames étaient encore au-dessous de leur complaisance. L'une d'elles fit la remarque que, si miss Olivia avait un peu plus vu le monde, elle y gagnerait infiniment ; l'autre ajouta qu'un seul hiver à la ville ferait tout autre chose de la petite Sophie. Ma femme appuya très-chaudement l'un et l'autre avis : elle assura qu'elle ne désirait rien avec tant d'ardeur que de donner à ses filles le poli d'un seul hiver. Je ne pus m'empêcher de répondre que leur ton était déjà au-dessus de leur fortune, et que plus de recherche ne servirait qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur donner le goût de plaisirs auxquels elles ne devaient pas prétendre. « Et à quels plaisirs, dit M. Thornhill, ne doivent pas prétendre des femmes qui ont elles-mêmes tant à donner ? Pour mon compte, ajouta-t-il, ma fortune est assez belle. Amour, liberté, plaisir : voilà ma devise ! Mais, Dieu me damne ! si le don de moitié de ma propriété peut être agréable à ma charmante Olivia, elle est à elle : le seul prix que je demande, c'est la permission de m'offrir moi-même par-dessus le marché ! » Je n'étais pas assez étranger à ce monde pour ne pas deviner que ce

n'était là qu'une rouerie de bel air dont se couvrait l'effronterie de la plus infâme proposition : mais, faisant un effort pour maîtriser ma colère : « Monsieur, lui dis-je, la famille que vous voulez bien, en ce moment, honorer de votre présence, a de l'honneur un sentiment aussi vif que vous. Toute tentative de blesser ce sentiment peut avoir les plus fâcheuses conséquences. L'honneur, Monsieur, est tout ce qui nous reste aujourd'hui, et nous devons avoir de ce dernier trésor un soin particulier. »

Je me reprochais déjà la chaleur que j'avais mise à cette espèce de mercuriale, quand le jeune *gentleman*, me serrant la main, me jura qu'il appréciait ma délicatesse, bien qu'il désapprouvât mes soupçons. « Quant à ce qui vous préoccupe en ce moment, ajouta-t-il, rien, je le déclare, n'est plus loin de mon cœur que pareille pensée ; non, de par toutes les tentations de ce monde, vertu qui exige un siége en règle n'a jamais été de mon goût ; car mes amours ont toutes été l'affaire d'un coup de main. »

Les deux dames, qui affectaient de ne pas comprendre le reste, parurent extrêmement choquées de la liberté de ce dernier propos, et entamèrent un dialogue très-discret et très-sérieux sur la vertu. Nous y prîmes part, ma femme, le chapelain et moi. Le *squire* lui-même fut, à la fin, obligé de confesser une velléité de regret de ses excès passés. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance, et de la sécurité d'une âme que n'a pas souillée le crime. J'étais si ravi, que nos deux marmots furent retenus au milieu de nous

plus tard qu'à l'ordinaire, pour profiter de cette édifiante conversation. M. Thornhill alla même plus loin que moi, et me demanda si je voulais bien faire la prière. J'y consentis avec joie, et de cette façon la soirée se passa le mieux du monde, jusqu'au moment où la compagnie songea enfin à se retirer.

Les dames parurent désolées de quitter mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu un attachement tout particulier; toutes deux me supplièrent de leur accorder le plaisir de les emmener chez elles. Le *Squire* appuya cette demande, ma femme y joignit ses instances, et les regards d'Olivia et de sa sœur me disaient : laissez-nous partir. Deux ou trois excuses, que je hasardai dans mon embarras, furent à l'instant écartées par mes filles, en sorte qu'à la fin je me vis dans la nécessité de refuser net. Je n'y gagnai, pour tout le lendemain, que des regards boudeurs et des réponses sèches.

CHAPITRE X.

Efforts de la famille pour aller de pair avec plus riches qu'elle. Misère du pauvre qui veut briller.

Je commençai seulement alors à m'en apercevoir : mes longues et laborieuses exhortations à la modestie, à la simplicité, à la résignation, étaient complétement méprisées. Les avances que venaient de nous faire plus riches que nous réveillèrent cet orgueil que j'avais endormi, mais que je n'avais pu détruire. Nos

fenêtres, comme par le passé, se couvrirent d'eaux pour le cou et le visage. On redouta — le soleil : c'était, au dehors, l'ennemi de la peau — le feu : c'était, au dedans, le fléau du teint. Ma femme prétendit que se lever trop tôt cernait les yeux de ses filles, que travailler après le dîner leur rendait le nez rouge. « Jamais, me dit-elle, les mains n'ont l'air aussi blanc que quand elles ne font rien ; et, partant, au lieu d'achever les chemises de Georges, elles se mirent à rajeunir leurs vieilles gazes, à broder sur le marly. Les pauvres miss Flamborough, leurs gentilles compagnes de la veille, furent mises de côté, comme des connaissances de trop bas lieu, et la conversation ne roula plus que sur le grand monde, la société du grand monde, les tableaux, le goût, Shakespeare et l'harmonica.

Tout cela eût été supportable encore. Mais une bohémienne, diseuse de bonne aventure, nous lança tout à fait dans les espaces. La brune sibylle n'eut pas plus tôt paru que mes filles accoururent me demander un schelling pour lui faire, dans la main, la croix d'argent. A vrai dire, j'étais las d'être toujours raisonnable, et je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande ; tant j'aimais à les voir heureuses ! Je leur donnai à chacune un schelling : toutefois, pour l'honneur de la famille, je dois dire que jamais elles ne sortaient sans argent, ma femme, dans sa générosité, leur permettant toujours d'avoir chacune une guinée dans leur poche, mais à la condition expresse de ne la changer jamais.

La diseuse de bonne aventure les chambra quelque temps, et, à leur retour, je lus dans leurs yeux qu'on